triangle
UMR 5206
Action, Discours
Pensée politique & économique
UMR 5206 • CNRS/ENS DE LYON
http://triangle.ens-lyon.fr

Carnet des Etudes Urbaines

Le Carnet des Etudes Urbaines est une plateforme numérique de l'Axe Etudes urbaines du laboratoire Triangle UMR 5206 (CNRS – ENS Lyon - Université Lyon 2 – IEP Lyon) de valorisation et diffusion de ses activités de recherche, ainsi que plus globalement de veille sur la recherche dans les études urbaines.

Entretien avec Jean-Christophe Angaut : l'engagement dans une université populaire comme construction d'un espace intellectuel libéré

Juillet 2016

Jean-Christophe Angaut

Maître de conférence en philosophie à l'Ecole Normale Supérieure de Lyon, UMR Triangle

Mots-clés : engagement, université populaire, publics, enseignement

Référence électronique :
Jean-Christophe Angaut, « Entretien avec Jean-Christophe Angaut : l'engagement dans une université populaire comme construction d'un espace intellectuel libéré », *Carnet des Etudes Urbaines* [en ligne], juillet 2016. URL : https://urbs.hypotheses.org/107

Avertissement : les contenus du Carnet des Etudes Urbaines sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

École normale supérieure de Lyon . 15 parvis René Descartes . BP 7000 . F-69342 LYON Cedex 07

Bonjour Jean-Christophe Angaut, vous êtes maître de conférence en philosophie à l'Ecole Normale Supérieure de Lyon et membre du laboratoire Triangle ; mais surtout, vous avez intégré il y a peu l'Université Populaire de Lyon[1] lors de son cycle (2015-2016) portant sur la problématique *Ordre et désordre*. Tout d'abord, cette implication est-t-elle en lien avec vos sujets de recherche ?

Oui, c'est en lien avec mes sujets de recherche, en lien un peu plus ténu avec *Ordre et désordre*. De fait, vous savez, à l'université populaire, le thème de la saison est très indicatif : c'est plus une problématique d'affichage qu'une thématique contraignante. L'objectif est de suggérer des activités aux intervenants qui vont se demander « Comment je vais m'insérer là-dedans ? ». On reste libre de discuter de ce que l'on veut, même si le thème est élaboré collectivement, lors d'une réunion en fin de cycle (mai-juin) - j'avais participé l'année dernière car j'étais intervenu en conférence et j'avais été invité dans ce cadre.

S'il s'agit d'une problématique plutôt suggestive, quel(s) thématique(s) et type(s) d'activité(s) avez-vous donc choisi d'y mener ?

Cette année, j'ai proposé une série de cours (3x2h) et je suis intervenu plus ponctuellement. Par exemple, lors de l'anniversaire du bicentenaire de la mort de Michel Bakounine sur lequel j'ai fait ma thèse[2], j'étais intervenu aux Archives Municipales, autour de la question « Bakounine et Lyon » que j'avais un peu travaillé. Par ailleurs, l'Université Populaire intervient aussi dans le cadre de manifestations culturelles, en raison notamment de liens de partenariat (comme le Comoedia, par exemple, cinéma d'art et d'essai de Lyon), et demande parfois une certaine forme d'expertise, une animation de débat… C'est notamment ce que j'ai fait cette année autour du film d'Elie Wajeman *Les anarchistes*.

Si on vous a proposé d'intervenir à l'Université Populaire de Lyon, qu'est-ce qui vous a conduit subjectivement à vous y engager ?

Il y a deux éléments explicatifs : les causes extérieures qui font que l'on arrive là-dedans et les causes subjectives qui font que l'on a envi de construire quelque chose. Les causes extérieures déjà, ce sont des connaissances de personnes qui y enseignaient : un bon camarade que je connais depuis longtemps, Daniel Colson, à la retraite maintenant mais qui était auparavant professeur de sociologie à l'Université de Saint-Etienne et qui a écrit dans la même revue libertaire que moi ; un collègue, Claude Gautier, professeur de sciences politiques et de philosophie, qui faisait des cours notamment autour de la question du genre. Voilà pour ma porte d'entrée dans l'université populaire.

Après, sur les raisons subjectives qui m'ont poussé à y aller, c'est aussi une certaine déception, une envie d'avoir un peu plus d'air par rapport à l'Université. Concernant tout d'abord la tâche d'enseignement qui est de plus en plus encadrée : j'ai de plus en plus envie de faire des cours sur des sujets qui me plaisent et non par rapport à un programme – par exemple celui de l'agrégation. Concernant aussi le type de public touché, car je commence vraiment à perdre de l'intérêt pour les modes de communication scientifique habituels : des colloques où la confrontation d'idées ne ressort pas vraiment, des articles scientifiques dont on se demande pour quoi on les rédige car personne ne les lit… D'autant plus qu'à l'Ecole Normale Supérieure, on a un

[1] < http://unipoplyon.fr/>
[2] <http://atelierdecreationlibertaire.com/blogs/bakounine/>

public qui est très sélectionné, c'est bien aussi, nos élèves sont attachants, etc., mais ils ont forcément – du fait de leur cursus – un côté très formaté et spécialisé. Ces activités sont donc une occasion de se confronter à l'extériorité de l'institution.

Voilà, j'avais envie d'aller voir ailleurs, d'autant que j'avais connu de bonnes expériences en dehors de l'université populaire : soit lors d'invitations par des organisations politiques ou syndicales, soit à l'occasion de salons du livre ici ou là, soit lors d'invitations par des associations étudiantes à venir parler de choses et d'autres… En général, je me rendais compte que la qualité de débat et la qualité d'écoute étaient infiniment supérieures à celles que l'on peut avoir dans le monde de la recherche. C'est ce qui m'a poussé à pérenniser cette activité, à inscrire cela dans le temps.

Pour l'instant, est-ce que vous retrouvez dans vos expériences à l'université ces attentes, est-ce que vous avez le sentiment de respirer cette bouffée d'air recherchée ?

Oui, tout à fait. Même s'il ne faut pas non plus se raconter d'histoire sur l'université populaire et notamment sur le caractère effectivement *populaire* de cette université populaire. Mais on ne peut pas non plus le reprocher aux personnes qui s'occupent de l'université populaire : les cours sont ouverts et n'importe qui peut venir. Il reste néanmoins que le public est essentiellement un public de personnes qui ont plutôt un bon niveau d'études, à différents âges : des étudiants qui viennent chercher, je pense, un complément dans ce qui les intéresse, des retraités comme d'anciens enseignants, des personnes qui ont fait des études puis ont été prises par la vie professionnelle et ont envie de continuer à se cultiver… Les personnes de milieu vraiment populaire (si on entend par là les couches les plus basses du salariat), il n'y en a pas et cela a été observé plus généralement dans les universités populaires. J'imagine qu'il y a tout un tas de raisons : des activités déjà fortement fatigantes par ailleurs, un sentiment que ce n'est pas pour eux, une appréhension à venir…

Est-ce que l'université populaire met en place des stratégies pour diversifier son public ?

C'est la raison pour laquelle il y a un thème tous les ans, parler aux gens. Il y a une politique d'affichage aussi (par exemple dans le métro). Ils font ce qui leur est possible pour toucher un public plus vaste, mais il y a des obstacles structurels à cela.

Vous expliquiez, tout à l'heure, que l'université populaire vous permettait de mettre en place d'autres manières d'enseigner, pourriez-vous préciser ?

L'intérêt d'une université populaire, c'est déjà que l'on est moins astreint au formalisme de l'intervention universitaire, même si on ne se débarrasse pas complément de ses défauts : je sais par exemple que mes interventions sont assez structurées, avec un plan que j'annonce, cela ne part pas dans tous les sens. Et cela se fait en faveur d'une certaine liberté de parole, dont on ne sait pas toujours comment elle serait reçue devant un public étudiant en institution.

A l'inverse, il y a un effort qui est demandé, par rapport à mes enseignements, d'explicitation : c'est vrai qu'avec des étudiants en philosophie qui préparent l'agrégation et sont en fin de cursus, je peux faire des allusions à certains textes précis, alors que je ne peux pas supposer que le public de l'université populaire sait cela. Je dois expliciter ces allusions, comme on le fait en Terminale ou en premier cycle

universitaire : ce n'est pas abaisser le niveau de la connaissance, mais c'est à mon avis faire un effort supplémentaire. On n'a pas besoin de faire beaucoup de préparation, de venir avec beaucoup de contenu en amont, mais par contre il y a beaucoup plus d'effort une fois que l'on est dedans pour expliciter ce que l'on est en train de dire, pour éviter de jargonner. C'est une exigence intellectuelle vraiment intéressante, car on ne peut pas se reposer sur un entre-soi « Bon, vous savez bien de ce dont je veux parler… » - Mais non, ils ne savent pas de ce dont vous voulez parler !

J'apprécie bien cette exigence, même si des fois on ne va pas jusqu'au bout de ce qu'on avait imaginé parler, mais je préfère que ce soit compréhensible et donne matière à discussion plutôt que d'intimider les gens. C'est un autre aspect aussi : généralement, dans les cours on conserve une petite partie du temps pour des échanges avec le public.

Si on réintègre cet engagement dans votre trajectoire, le lien se fait évidemment avec vos activités d'enseignement, mais vous finalement parlez assez peu de la branche recherche…

Effectivement, alors je pense que c'est dû à mon statut d'enseignant-chercheur, mais je ne dissocie pas les deux : d'une part, j'estime que parfois lorsqu'on enseigne une matière peuvent surgir des sujets de recherche, et ce tout particulièrement en histoire des idées, que ce soit des points peu approfondis, des tensions dialectiques ; d'autre part, si l'on mène de la recherche sans enseignement et donc divulgation de ses résultats pour nourrir l'enseignement, c'est dommage. Dans mon cas particulier, j'ai un certain hiatus entre ma recherche et mon enseignement, car en philosophie il y a un cahier des charges lié aux auteurs au programme qui correspondent peu aux auteurs sur lesquels je fais ma recherche. Typiquement, je fais cours sur Kant, Hegel, Nietzsche, bref le XIXe siècle allemand au sens large, alors que j'ai beaucoup travaillé sur l'histoire de la pensée anarchiste… En philosophie à l'Ecole Normale Supérieure, on a *assez* peu d'occasion de parler de cela, ce qui est frustrant aussi bien pour moi, aussi bien pour un certain nombre d'étudiants avec lesquels j'ai fini par avoir des échanges informels sur le sujet. A l'université populaire en revanche, je peux faire cours sur mes objets de recherche. C'est un intérêt que je vois aussi à l'université populaire.

Mais concernant précisément la construction de vos objets de recherche, est-ce que l'université populaire et plus généralement vos autres activités d'éducation populaire, vous amènent-elle à penser autrement vos pratiques de recherche ?

Ce qui est sûr c'est que lorsque l'on prend ce risque – très limité – de sortir un peu de l'université pour aller exposer ce que l'on fait, on peut être confronté certes à des réactions naïves ou d'incompréhension, mais aussi à des réactions qui sont très intéressantes, qui sont des questions de bon sens et qui posent la question du sens de l'activité de recherche : « C'est quoi le sens de ce que vous faites ? Qu'est-ce que cela apporte ? ». Cela nous amène à nous demander à qui l'on s'adresse, ce que cela permet de penser, quels outils voire quelles armes cela offre à ceux qui s'en emparent. Cela rejaillit effectivement sur la manière d'envisager la recherche : je ne peux pas me contenter de faire de la philosophie un peu poussiéreuse ou des commentaires sur des textes, mais je dois voir ce qu'il y a d'inspirant dans ces textes-là pour aujourd'hui.

Ainsi, la confrontation avec un regard extérieur ou déjà la possibilité de ce regard extérieur (non-universitaire) sur nos travaux s'avère importante. Elle permet la construction d'une certaine éthique : avoir un propos clair et distinct afin de pouvoir

être lu pas seulement par les spécialistes de la question, soulever ce qui est inspirant aujourd'hui pour être réapproprié par un public.

Est-ce que vous avez le sentiment qu'il s'agit d'une position hétérodoxe dans la recherche ?

Oui, plutôt. Ce n'est pas la majorité des collègues qui font cela. De même que nous sommes très peu à avoir des formes d'engagement militant – c'est lié. Oui, c'est hétérodoxe, même si nous ne constituons pas une marginalité… Pourtant, il y a d'autres formes de divulgation de la recherche ; j'ai certains collègues en philosophie qui par exemple contribuent sur Wikipédia en disant que : « L'article est fait n'importe comment, c'est de seconde main… Allez, hop, je le refais ». Là, pour le coup, c'est vraiment noble car il n'y a aucune rétribution, même pas symbolique car c'est anonyme.

L'université populaire constitue un entre-deux, entre l'engagement militant et l'activité conventionnelle. Mes interventions à l'université populaires ne sont pas des interventions militantes, je viens en tant qu'universitaire ayant travaillé sur un sujet, délivrant ce que j'en sais et en ai pensé. J'ai par ailleurs connu des engagements militants depuis des années : participation au collectif de rédaction d'une revue libertaire, éducation populaire et aide juridique auprès de sans papiers…

Entretien réalisé par Mathilde Girault, à l'ENS de Lyon, le 20 mai 2016